

ment frappée dans toutes ses affections ! Un instant elle forma le projet de quitter le monde pour finir ses jours dans un monastère, mais le tombeau de sa mère, qui lui rappelait les joies de son enfance, l'idée de s'éloigner des rivages de la mer, qui peut-être un jour devait lui ramener l'époux de son cœur, la retinrent comme malgré elle aux lieux qui l'avaient vue naître.

Dès lors elle se fit un règlement de vie dont elle ne s'écarta jamais... Rompant toute espèce de relations avec ses compagnes (le malheur rend égoïste), elle recueillit toutes les ressources que sa mère lui avait laissées en mourant et se fit construire l'humble hermitage dont nous avons parlé. Comme ses goûts et ses besoins étaient modestes, ses petits revenus suffisaient largement à son existence de chaque jour. De sa vie elle fit trois parts qu'elle distribua de la sorte : la première au regret, la seconde à l'espérance, la troisième, qui réunissait les deux autres, à la prière. Chaque matin ; à l'aube du jour, et en toute saison, elle allait visiter au cimetière une tombe, fraîche corbeille de fleurs qu'elle cultivait de ses mains et arrosait de ses larmes : dans le ramage des oiseaux, chantant sous les lugubres ombrages, elle croyait reconnaître une voix aimée qui lui parlait de sa mère. Au milieu de la journée, et par toutes les variations atmosphériques, elle se rendait sur les bords de la mer, dans l'attitude d'une personne qui attend, elle restait des heures entières en contemplation devant les horizons sans fin : elle trouvait dans le bruit des vagues, déferlant sur la rive, des chants mystérieux qu'elle ne comprenait point, mais qui caressaient délicieusement son âme — Le soir, plongée dans le silence de la méditation, et dans la méditation de la prière, elle s'enfermait dans son ermitage comme une religieuse dans sa cellule. Quelquefois cependant, surtout par ces belles nuits d'été pleines d'étoiles, de brises et de parfums, elle reprenait tristement le chemin de la mer pour interroger du regard ces grandes routes dont les vagues sont les ornieres mouvantes ; mais sur ces grandes routes tristement solitaires, elle ne voyait rien venir. Un soir qu'elle rentrait chez elle après être restée plusieurs heures sur le rivage, elle crut entendre une voix qui lui disait : "L'espérance est une route qui souvent n'aboutit à rien.